



DE L'INFLUENCE ANGLO-BATAVE SUR LA CULTURE DU THÉ

Comme toute grande puissance qui se respecte, les Hollandais, pas plus que les Anglais, ne pouvaient laisser la Chine tirer profit du commerce du thé. Mieux valait en maîtriser la culture. C'est ainsi que par la volonté du colonisateur britannique, l'Inde et Ceylan en devinrent de grands producteurs, et que Java et Sumatra virent fleurir des théiers importés de l'Assam par les Bataves.

par **Marin Wagda**

Pour comprendre le ressort premier de l'histoire du thé, il faut concevoir clairement l'idée qu'un bon échange mercantile est un échange inégal. Il convient de prendre le plus possible et de donner le moins possible. Hors de là, point de salut économique. Toutes les compagnies commerciales le savent. La question d'une autre forme de salut, celui de l'âme par exemple, peut se poser pour les rapports entre chrétiens (et Dieu sait si l'Église tempère, depuis le Moyen Âge, la soif de puissance et de richesse, et gagne en puissance et en richesse par ce rôle même). Elle ne se pose pas à propos des infidèles voués à l'enfer, et il est pieux de piller, tromper et flouer le mahométan, le natif des Indes ou le sujet de Cathay, pourvu que ce soit pour la plus grande gloire de Dieu. Et quoi de plus utile à la gloire de Dieu que de faire boire des infusions à de bons chrétiens ?

Cela, les Portugais arrivés en Chine et au Japon dès le XVI^e siècle ne l'avaient pas encore compris ; leurs jésuites s'imaginaient que Dieu attendait des conversions. Ils déployèrent dès lors un prosélytisme que goûtèrent mal les autochtones, et se virent supplantés par les Hollandais, qui calmèrent le jeu en remplaçant les disputes de théologiens par un commerce de tisanes. Seulement, ce commerce se devait d'être fondamentalement inégal et il fut considéré de bon aloi que les rusés Bataves grugeassent les Chinois en les convainquant que la sauge était trois fois plus précieuse pour la santé que le thé. Au fond, qui sait ? De la sorte, ils venaient à Canton échanger des simples, à raison de trois parts de thé pour une part de sauge. Mais si l'on peut tromper un Chinois tout le temps, si l'on peut tromper tous les Chinois pendant un temps,

on ne peut pas tromper tous les Chinois tout le temps. Il arriva donc qu'un jour l'on s'avisa, du côté du fleuve Bleu, de l'étrange comportement des sujets de la maison d'Orange, venus de si loin se défaire d'une plante si précieuse pour la santé pour l'échanger contre un végétal aux vertus somme toute très moyennes. Au surplus, la prétendue supériorité de la sauge sur le thé ne résista pas à un examen empirique un peu prolongé.

Aussi, lorsqu'une cinquantaine d'années après les Hollandais, la Compagnie anglaise des Indes orientales entreprit d'acheter du thé aux associations de marchands de Canton, elle obtint un quasi-monopole tout en faisant l'objet de la méfiance de ses partenaires, qui se payèrent désormais en bon et bel argent. Ce n'était donc pas un véritable échange inégal, seul pourvoyeur de vrais et gros profits. Cela ne



pouvait durer et les Anglais furent bientôt contraints à imaginer des solutions réellement rentables. Il n'y en avait en fait que deux : ou récupérer les sommes versées aux producteurs, ou devenir soi-même producteur.

DE L'OPIUM INDIEN EN CHINE

Les deux solutions furent adoptées successivement par la Compagnie. Afin de

récupérer les sommes versées à la Chine pour se procurer du thé, elle intensifia la production d'opium dans les colonies britanniques de l'Inde, contrôlée dès la fin du XVIII^e siècle. Cet opium fut vendu à partir de 1773 à la Chine, et les montants payés par cette dernière pour la drogue excédèrent de loin ceux que les Anglais versaient pour se procurer du thé. Cela arriva au point que la Compagnie anglaise des Indes orientales gagna sur les deux tableaux. Elle vendait de l'opium indien à la Chine et lui achetait du thé avec le produit de cette vente, largement excédentaire par rapport à l'achat du thé. Par ailleurs, le monopole de sa distribution dans les territoires britanniques et même dans la Méditerranée, de plus en plus pénétrée par les marines de sa Gracieuse Majesté, permettait à la Compagnie de faire de tran-

*Le commerce devant
être fondamentalement
inégal, il fut considéré
de bon aloi
que les rusés Bataves
grugeassent les Chinois
en les convainquant
que la sauge était
trois fois plus précieuse
pour la santé que le thé.*

quilles profits, sans hâte ni précipitation, à l'allure des gros bateaux transporteurs de thé, les *Indiamen*, qui mettaient plus de trois mois et demi pour aller de Canton à Londres en contournant l'Afrique.

Cependant, malgré ce confort, le fait de dépendre d'un fournisseur unique n'est jamais une bonne chose et l'idée de produire du thé dans des régions contrôlées par des Britanniques était toujours présente. Elle allait conduire, au terme d'une longue aventure, à nous faire boire aujourd'hui du thé indien, de Ceylan ou même du Kenya. Tout commença avec la découverte, en 1823, de théiers sauvages au nord-est de l'Inde, dans la région de l'Assam, par le major Robert Bruce. Dix ans plus tard, en conséquence de soupçons à l'encontre de gestionnaires de la Compagnie et à la suite d'un débat politique, en Grande-Bre-

tagne, entre des conceptions opposées de l'entreprise coloniale, le monopole du thé fut supprimé. Désormais, tout un chacun pouvait se procurer du thé à Canton et le transporter vers les lieux de consommation. D'un autre côté, à la même époque, le commerce de l'opium était menacé par le fait que les princes indiens indépendants s'étaient mis à cultiver le pavot et avaient fait baisser le prix de la drogue

vers le marché clandestin chinois, qui finit par s'effondrer.

De nouvelles nécessités s'imposaient donc pour le nouveau "Comité du thé", créé en 1834 par Lord Bentinck avec d'anciens membres de la Compagnie des Indes orientales. Il s'agit d'abord de développer une production de thé issu des territoires britanniques pour se passer du fournisseur chinois, à qui l'on ne pouvait plus vendre l'opium aussi cher. Il s'agit ensuite de disposer de navires plus rapides que les *Indiamen* pour arriver les premiers aux ports anglo-saxons.

L'EXPLOITATION DE L'ASSAM

La question des navires fut réglée en utilisant les *clippers* qui servaient à transporter l'opium, des bateaux rapides, très longs, aux mâts relativement courts et aux

voiles très larges. On en construisit pour le commerce du thé, sur le même modèle, mais avec des capacités deux à trois fois plus importantes. À partir de ce moment s'établit une concurrence pour vendre le thé avant tout le monde, donc plus cher, sur les docks britanniques. À ce jeu, les Anglais s'affrontaient aux Américains entre Canton et Londres et ils n'eurent pas toujours le dessus. Le goût de la compétition se mêlant à l'appât du gain, il s'instaura, à partir du milieu du XIX^e siècle et pendant deux décennies, une course annuelle entre les *tea clippers*, qui mettaient en moyenne une vingtaine de jours de moins que les anciens *Indiamen* pour rallier

Londres. L'intérêt de ces navires disparut lorsque le canal de Suez fut accessible et lorsqu'il fut anglais. Dès lors, au milieu des années 1870, les bateaux à vapeur nouvellement mis au point supplantèrent définitivement les bateaux à voile et les *clippers* furent condamnés à pourrir sur les quais de la Tamise.

Quant à la maîtrise de la production du thé, ce fut une longue conquête, commencée en 1835 par Lord Bentik, qui décida cette année-là d'implanter la culture du thé en Inde. Deux opérations furent menées : l'acclimatation de plants chinois et l'exploitation des théiers de l'Assam. La première ne fut pas concluante, mais la seconde réussit mieux. Elle fut

conduite par Charles Alexandre Bruce, le frère du major Robert Bruce, découvreur de ces arbres indiens. Après quatre années de travail acharné de son responsable, utilisant une main-d'œuvre indigène exposée à tous les risques, la première exploitation de thé britannique put expédier, en 1839, quelques caisses à Londres, sur le *Calcutta*.

La même année, l'île de Ceylan, britannique depuis 1802, reçut quelques plants de thé de l'Assam. La culture de la cannelle et du café y étant tout à fait lucrative, le développement de celle du thé ne mobilisa pas les énergies des colons du lieu. Mais les membres du Comité du thé voulurent tout de même pousser l'expérience à

pub



son terme. Ils se rendirent compte au bout d'une décennie que malgré toutes les tentatives, leur thé avait encore des progrès à faire par rapport à la production chinoise. Bien sûr, il ne fallait pas attendre que les Chinois transmettent volontiers leur savoir-faire : la seule solution consistait à le leur extorquer malgré eux.

EXCELLENT THÉ DE JAVA

Pour ce faire, on fit appel, en 1848, à un botaniste du nom de Robert Fortune. Ce dernier avait fait un voyage d'étude en Chine entre 1842 et 1845, à la recherche d'espèces inconnues en Europe. Le savant, accompagné de deux Chinois, débarqua à Shanghai, parcourut le pays du thé et en rapporta des plants, des méthodes de fabrication et ses carnets de voyage. Il en ramena également quatre-vingt-cinq spécialistes chinois prêts à accorder leur contribution. De cette manière, le thé de l'Assam put être récolté et préparé selon les règles de l'art. Quant au thé de Ceylan, il n'existait qu'à l'état expérimental ; c'est un Écossais du nom de James Taylor, planteur de café, qui lui donna ses lettres de noblesse dans le domaine de Loolecondra, d'où il expédia vers Londres les premiers thés de l'île, en 1873. L'initiative était bienvenue car les

*Jusqu'aux années 1860,
le thé de Ceylan
n'existait qu'à l'état
expérimental ;
c'est un Écossais du nom
de James Taylor,
planteur de café,
qui lui donna
ses lettres de noblesse.*

plantations de café avaient été atteintes dès 1869 par un champignon qui les détruisit en totalité. Ceylan devint donc l'île du thé et le troisième producteur mondial, après l'Inde et la Chine. D'autres lieux encore abritèrent des expériences de culture du thé à l'initiative des puissances coloniales. Ainsi les Hollandais plantèrent-ils des théiers d'Assam à l'ouest de Java et à l'est de Sumatra, dans de grands domaines où ils exploitèrent une main-d'œuvre locale. Le thé dit de Java, d'excellente qualité, connut entre 1840 et 1850 un véritable succès, mais sa culture a été depuis délaissée et seuls quelques rares crus sont encore à la hauteur de leur réputation ancienne. Une autre acclimatation du thé fut accomplie par les Russes en Géorgie, lorsqu'ils contrôlèrent le pays au XIX^e siècle. Depuis, c'est de là que venait la quasi-totalité du thé produit en URSS, dont l'éclate-

ment a pratiquement mis fin à cette production. Elle survit par la seule volonté des anciens kolkhoziens déterminés à défendre une tradition de plus d'un siècle.

Enfin, *last but not least*, le thé du Kenya est sans doute le résultat de l'implantation la plus récente et la plus réussie. Cultivé à titre expérimental dès le début du XX^e siècle, il devint une production

notable à l'arrivée d'anciens colons de l'Inde, après 1947. À l'indépendance du pays, en 1963, la culture du thé continua à faire l'objet du plus grand soin et le Kenya a accédé, à la fin du siècle, au rang de quatrième producteur du monde et de premier exportateur, d'où les États-Unis importent l'essentiel de leurs besoins et les Anglais la moitié du thé qu'ils consomment. Assez souvent utilisé en sachets ou pour des mélanges, le thé kenyan a aussi ses grands crus, comme le Mariny, très fruité et robuste, excellent avec du lait et des pâtisseries au chocolat.

Ainsi, depuis les tractations sordides des compagnies maritimes trafiquant l'opium jusqu'à la table d'une maîtresse de maison offrant des desserts au chocolat avec un Kenya Mariny, l'histoire est longue, sanglante, absurde et pleine de trahisons et de bassesses. Comme toutes les histoires. ✱